

LA COURSE

AU XVII^e SIÈCLE

DUGUAY-TROUIN

ET

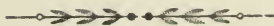
SAINT-MALO LA CITÉ-CORSAIRE

d'après des documents inédits

PAR L'ABBÉ M. J. POULAIN

Professeur de Rhétorique à l'Institution de Saint-Malo

DOCTEUR ÈS-LETTRES



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET C^{ie} ÉDITEURS

QUAI DES AUGUSTINS, 35

—

1882



lance du haut de la mâture les couplets d'un chant composé à la gloire d'un brave compagnon.

Telles étaient les mœurs du temps de Duguay-Trouin. Il nous apprend que les corsaires composèrent « beaucoup de chansons mathelottes en son honneur (1) » ; et pour accompagner leurs refrains, dans son expédition de Rio-Janciro, il fit embarquer à bord de son vaisseau « six hautbois et violons (2) ». Ainsi les écumeurs de mer s'en allaient au pillage aux sons des instruments, et leur capitaine ne négligeait pas de donner cette satisfaction à leurs goûts d'artistes. Sans doute, ils chantaient des couplets dans le genre de ceux-ci :

.
 On aperçoit par tribord
 Un navire d'apparence
 A mantelets de sabord (3)

C'était un anglais vraiment
 A double rangée de dents,
 Un marchand de mort subite ;
 Mais le Français n'a pas peur,
 Au lieu de prendre la fuite,
 Nous le rangeons à l'honneur

(1) Manuscrit autographe.

(2) Liste des équipages donnée à la fin des mémoires imprimés.

(3) Extraite de la France maritime.

Ses boulets sifflent sur nous.
Nous lui rendons coup pour coup.
Tandis que que la barbe en fume
A nos braves matelots,
Nous voilà pris dans la brume,
Nous échappons aussitôt.

Pour nous refaire des combats,
Nous avons à nos repas
Des gourganes et du lard rance,
Du vinaigre au lieu du vin,
Du biscuit pourri d'avance
Et du camphre le matin.

Nos prises au bout de six mois
Ont pu se monter à trois,
Un navire plein de patates
Plus qu'à moitié chaviré,
Un autre plein de savates,
Un troisième de fumier.

Pour finir ce triste sort,
Nous venons périr au port.
Dans cette affreuse misère,
Quand chacun s'est cru perdu,
Chacun, selon sa manière,
S'est sauvé comme il a pu.

Le capitaine et son second
Se sont sauvés sur un canon.
Le maître sur la grande ancre,
Le commis dans son bidon.
Oh ! le triste et vilain congre,
Le voleur de ration !

Il eût fallu voir le coq
 Avec sa cuiller et son croc.
 Il s'est mis dans sa chaudière
 Comme un vilain pot au feu.
 Il a couru vent-arrière,
 Il a pris terre à l'Ile-Dieu.

De notre horrible malheur
 Le calfat ⁽¹⁾ seul est l'auteur ;
 En tombant de la grande hune
 Dessus le gaillard d'avant
 A rebondi dans la pompe,
 Défoncé le bâtiment.

Tout ici, le fond et la forme, diffère des idées et du langage ordinaires ; c'est que le marin vivant dans un milieu à part ne peut parler ni penser comme nous. Il a sa langue, ses alliances de mots qui lui appartiennent et qu'il a lui-même composées : rien n'est plus pittoresque, plus imagé, plus nouveau pour nous. Nous empruntons nos métaphores à la terre, le marin les emprunte à la mer, son élément : où nous disons, marcher à grands pas, il dit, voguer à pleines voiles. Souvent même sa langue l'emporte sur la nôtre : aussi nous ne dédaignons pas de nous approprier ses locutions, et Boileau dit en parlant de Cotin, « qu'il fend des flots d'auditeurs pour aller à sa chaire ».

(1) Le calfat, toujours goudronné, sale, assourdi par le bruit de son maillet qui enfonce l'étoupe dans les jointures du navire, est le paria du bord.